Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 41 (1912)

Heft: 7

Artikel: Sigisbert dans l'antique Rhétie [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039594

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XLIme ANNÉE. No 7. 1er AVRIL 1912.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : **3 fr.** — Pour l'étranger : **4 fr.** — Prix du numéro : **20 ct.**
Prix des annonces : **15 ct.** la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonçes répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre,** *professeur à l'Ecole normale,* **Hauterive-Posieux.**

Pour les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Pavillon des Arcades, Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

SOMMAIRE. — *Sigisbert dans l'antique Rhétie (suite). — Nos méthodes et nos moyens d'enseignement (suite). — Question mise à l'étude dans l'arrondissement de la Sarine (suite et fin.) — Programme des Vme, VIme et VIIme arrondissements, année scolaire 1912-1913. — Variété. — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Acquisitions récentes du Musée pédagogique.*

SIGISBERT DANS L'ANTIQUE RHÉTIE

(Suite.)

CHAPITRE VIII

Le jeune pêcheur.

Qu'il faisait bon, au bord de l'eau! Des deux côtés de la rive croissaient des buissons et des sapins verdoyants. C'était un véritable refuge pour les oiseaux; ils chantaient avec tant d'entrain qu'ils semblaient vouloir se surpasser les uns les autres. Voici un merle d'eau, sautant de pierre en pierre,

plongeant dans l'onde, et apparaissant de nouveau, après avoir à peine humecté son plumage. Au-dessus, dans les airs, plane un vautour qui semble vouloir crier : « Fuyez, fuyez ! »

Sigisbert et Colomban s'arrêtèrent à cette jolie place et contemplèrent le jeune Rhin qui, juste à cet endroit, coulait plus tranquille ; l'eau était profonde et d'un vert foncé.

« Il y a là des animaux, des poissons », dit Sigisbert. « Colomban, toi qui as de bons yeux, ne les aperçois-tu pas dans le fond de la rivière ? » Colomban fixa si attentivement qu'il en prit le vertige, mais il ne vit rien que de l'eau et leva en riant les yeux sur Sigisbert : « Il se peut bien qu'il y ait des poissons, là-dedans ; toutefois, mon bras est beaucoup trop court pour les atteindre. »

— « Nous allongerons ce bras trop court », dit Sigisbert, et il alla chercher une branche longue et mince à l'extrémité de laquelle il attacha une corde qu'il avait tirée de la poche de sa vaste robe noire. En voyant cela, Colomban s'écria très surpris : « Mais tu as vraiment toutes sortes de choses, dans ton habit. » Sigisbert répondit à l'enfant émerveillé : « Oh ! pas grand'chose, mais seulement le plus nécessaire. Je ne pouvais cependant pas arriver les mains vides dans un pays complètement inconnu. » Puis il sculpta avec son couteau un crochet de bois qu'il consolida à la ficelle ; il assujettit une petite pierre au-dessus du crochet.

Colomban était intrigué de l'étrange objet fabriqué par Sigisbert ; lorsqu'il entendit que c'était un hameçon pour attraper des poissons, il hocha la tête ; il pensait que, certainement, aucun poisson ne serait assez naïf pour venir y mordre. Le vieillard ne put retenir un sourire et dit : « Va me chercher, dans la terre, un gros ver et tue-le, afin que je puisse le mettre à ce crochet ! » Colomban frissonna en disant : « Père Sigisbert, je ne le ferai pas : je ne peux tuer aucun malheureux ver ; adresse-toi à Rätus, lui, il le fera ! » Combien Sigisbert fut heureux de constater que son cher petit ami avait un si bon cœur ! — « Bien, nous attendrons jusqu'à ce que Rätus vienne. Voici un joli tapis de mousse ; asseyons-nous là, et je te raconterai quelque chose. » — Et tout en parlant, Sigisbert conduisit son jeune élève à la place désignée.

Lorsqu'ils furent confortablement installés, Sigisbert reprit la parole : « Te souviens-tu lorsque vous étiez là-haut, dans

la forêt, près des grands sapins? — Tu ne m'avais encore jamais vu et tu t'es écrié : Voici un homme sauvage! Je n'étais pas un homme sauvage, mais simplement un étranger. Ma patrie est loin, très loin d'ici. »

— « Un jour, je grimperai sur la plus élevée de ces montagnes, jusque tout en haut; alors, je pourrai certainement voir ta patrie » répartit l'enfant.

— « Oh! non, elle est mille fois plus loin que la portée de ton regard » poursuivit Sigisbert. « C'est un beau et fertile pays; la maison que j'habitais avec mon père, ma mère et ma sœur est située près d'un fleuve plus large que celui-ci. Là-bas, il y a des poissons tant que tu en veux. Les hommes, les femmes et même les jeunes garçons en prennent avec l'hameçon et aussi avec la main. Combien souvent, étant enfant, j'en ai attrapé, là-bas! C'est ainsi qu'un jour, j'ai couru le plus grand danger : Mon pied a glissé et je suis tombé à l'eau, les flots m'avaient déjà entraîné à quelque distance; mais, dans ce temps-là, j'étais encore jeune et alerte comme un oiseau; je pus saisir les racines d'un arbre de la rive, et, d'un saut, je me retrouvai sur terre ferme. »

Colomban écoutait bouche béante. Une larme brilla dans ses yeux; il désira savoir tout, exactement, et Sigisbert dut recommencer son récit deux, trois fois.

Chut! écoutons! Quel joyeux appel! C'était Rätus à qui Colomban répondit gaiement. Le jeune garçon fut bientôt là, ruisselant de sueur. Il portait son arbalète sur les épaules et, dans la main droite, un gros oiseau mort qui saignait encore à la poitrine.

— « Voyez ce que j'ai tiré », s'écria-t-il, et sa voix était vibrante de joie. « Il était perché tout au haut d'un sapin et tenait justement un petit oiseau blanc dans ses serres. Alors je vise, f — rrr — j'atteins. L'oiseau tombe sur les branches, sur les rameaux, sur le sol, — il bat encore des ailes — mais ce qui est atteint est atteint — bientôt il meurt, — le voilà! »

— « Tu as bien tiré, Rätus, dit Sigisbert d'un ton approbatif au jeune chasseur. D'étonnement, Colomban ne trouvait pas le plus petit mot et considérait tantôt l'oiseau, tantôt son vaillant camarade, qui lui dit en souriant : « Que dis-tu de ma proie? Prends l'oiseau dans ta main et sens comme il est lourd! »

Pendant ce temps, Sigisbert avait coupé à l'oiseau mort un

petit morceau de chair qu'il fixa au crochet de la ligne, puis il appela Colomban : « Tu es encore jeune et faible; avec ton petit bras sans force, tu ne saurais tendre un arc; mais tu peux attrapper des poissons. Prends donc cette branche et lance la ficelle dans l'eau ! » Colomban s'assit docilement sur la rive et fit comme il lui était indiqué; mais chaque fois qu'il retirait la ligne, elle revenait à vide et il avait bien jeté l'hameçon déjà vingt fois : il était sur le point de perdre patience lorsque Sigisbert l'encouragea : « Reste tranquille, jusqu'à ce que la ficelle devienne pesante ! » Un instant s'écoula et Colomban s'écria : « Maintenant, maintenant ! C'est lourd mais je n'ose pas tirer la ligne, j'ai peur de la bête ! » Sigisbert dut venir à son aide. Un mouvement brusque, — et bientôt un beau poisson s'agitait sur l'herbe du rivage : c'était une superbe truite; elle se tordit, ouvrit la bouche, puis tomba inerte et sans vie.

Sigisbert partagea la joie des enfants qui étaient dans l'extase. Ils se dirigèrent ensemble vers la hutte, Rätus portant l'arbalète et le vautour, Colomban, l'hameçon et la truite. Ce dernier n'avait plus de frayeur du poisson et prit cette résolution : « Demain, j'irai pêcher trois truites. »

CHAPITRE IX

La cuisine.

— « Allez maintenant poser l'arbalète et la ligne près de la cabane, et mettez-les à l'ombre, dit Sigisbert. Ensuite, portez le vautour et le poisson dans la hutte, puis venez vers moi, j'ai quelque chose à vous montrer ! » Les garçons suivirent ces indications aussi rapidement que possible et se retrouvèrent bientôt auprès du vieillard qui avait pris place sur une pierre. — « Nous avons construit une maison, leur dit Sigisbert, mais nous avons oublié la cuisine. Celui qui veut se mettre à table doit aussi avoir une cuisine avec un fourneau; il faut, maintenant, construire l'un et l'autre. Il y a, là-bas près du ruisseau, de belles dalles [1]; allez en

[1] De nos jours encore, on exploite, dans la vallée du Rhin antérieur des carrières de pierre ollaire servant à la construction d'excellents fourneaux.

chercher quelques-unes! » A peine Sigisbert eut-il prononcé ces mots que les enfants partirent en courant; au bout de peu de temps ils apparurent de nouveau, ayant chacun une charge de dalles sur les épaules. Sigisbert fendit les plus épaisses et mit de côté les plus belles. Les agiles petits porteurs retournèrent une seconde fois à la carrière, d'où ils rapportèrent de nouvelles dalles. — « A présent, nous en avons assez, » dit Sigisbert, « portez celles-là dans la hutte; là, dans le coin de la maisonnette, nous aurons la meilleure place pour le fourneau. Nous mettrons le bois derrière la porte et nous aurons une cuisine parfaite. » Les petits ouvriers aidèrent activement leur maître. Colomban se laissa prendre les doigts entre deux dalles ce qui lui arracha un cri; toutefois, il ne pleura pas, car il ne voulait pas interrompre la construction de la cuisine et sa douleur fut bien vite passée. — « J'espère avoir bientôt un travail meilleur et moins rude pour tes petits doigts, Colomban, » dit le bon maître d'un ton consolant.

La plus grande dalle fut posée sur le terrain; derrière elle et de chaque côté, on en fixa deux autres; les espaces libres furent remplis avec de petites pierres et de la terre. Sigisbert savait fort bien comment il devait construire le fourneau prudemment; sans cela, sa maison risquerait de devenir la proie des flammes!

Oui! du feu, des flammes!..... Mais, où prendre le feu? — « Avez-vous déjà vu du feu? » demanda Sigisbert. — « Je sais, je sais! » s'écria Colomban. « Il tonne, la foudre allume un sapin, nous courons lestement chercher de ce feu. » A quoi Sigisbert répondit en souriant: « Vois donc le ciel bleu! Nous ne pouvons cependant pas attendre qu'un orage nous allume un arbre! Impossible, alors, de cuire et de manger le poisson. Venez, enfants, nous irons chercher du feu! » Rätus et Colomban coururent en avant, tout en répétant : « Allons chercher du feu! »

Arrivé près d'un vieux pin décharné, Sigisbert cria : « Halte. » Les branches avaient séché, l'arbre ne portait plus aucun rameau vert. Sigisbert fit plier une branche, afin que Rätus puisse la saisir. Rätus la tira, la tira encore, elle céda et tomba sur le sol. De même pour deux autres branches et l'on rentra, Rätus portant le bois, tandis que Colomban, loin d'être satisfait demandait : « Mais où donc est le feu? » —

« Là, là, dans ces branches, » répondit Sigisbert, et l'enfant secouait la tête. On enleva l'écorce et l'on cassa une branche, tandis que Colomban, toujours plus triste, montrait sa déception : « Je ne vois pas de feu. Cette branche n'a pas de feu. » — Sigisbert ne prit pas garde à cette remarque; il saisit deux morceaux de bois mort, en appuya un contre la paroi de la hutte et le frotta énergiquement avec le second. Il dut frotter longtemps. Soudain brilla une étincelle, ho! ho! une étincelle! Colomban l'avait remarquée. Une nouvelle étincelle, une autre encore, et toujours plus! Les garçons étaient tout surpris; Sigisbert continua à frotter; l'une des branches s'alluma, puis la seconde suivit. — « Vite du bois sec sur le foyer, » cria Sigisbert qui se hâta d'y jeter lui-même ses deux tisons enflammés.

Un feu brillant et clair brûla sans tarder, sur la grande dalle. Rätus et Colomban étaient transportés de joie. Ils contemplaient le feu, attrapaient les étincelles et leur visage était illuminé par la vive clarté. Mais quelle fumée! Des larmes jaillissaient des yeux bleus de Colomban, aussi Sigisbert lui conseilla-t-il de sortir un moment. Quant à Rätus, il n'épargnait pas le bois! La fumée s'échappait à travers les fentes du toit et s'élevait dans l'air. Colomban rentra précipitamment dans la cabane en criant : « Au feu, du feu! » Cependant, les flammes ne pouvaient pas atteindre la boiserie. Sigisbert posa, sur les charbons ardents une dalle mince où il mit le poisson qu'il retourna de temps en temps. Quel bon parfum! Colomban battait des mains et Rätus disait : « Sigisbert, je me tiendrai volontiers près du brasier pour tourner le poisson. Le feu ne fait pas de bien à tes yeux. »

Au bout de quelques instants, le poisson rôti était sur la table, composée d'une simple dalle. Qu'ils avaient bon goût, les morceaux que Sigisbert détachait avec son couteau! Le bon vieillard en mangea aussi un peu, puis il regarda silencieusement devant lui. Il pensait, sans doute, aux jours d'autrefois, où les apôtres avaient pêché du poisson et l'avaient rôti, au bord du lac de Génésareth, auprès de leur divin Sauveur. En ce qui concerne Rätus et Colomban, ils continuaient leur repas avec appétit.

Après l'avoir achevé, Colomban voulut remettre du bois sur les charbons, mais Sigisbert s'y opposa en disant :

« Il faut se souvenir que le feu est dangereux. » Les deux enfants promirent de ne jamais jouer avec le feu.

Une belle soirée succéda à cette journée si bien remplie. Tout était calme dans la forêt; les chèvres dormaient aussi. De même, à l'intérieur de la hutte, tout était rentré dans le silence : seul Colomban n'était pas tranquille, il avait un affreux rêve. Tout à coup, il se leva en sursaut et cria d'une voix forte : « Au feu! Au feu! Le toit brûle, la hutte brûle! » Dieu soit loué, ce n'était qu'un rêve de Colomban!

(A suivre.)

NOS MÉTHODES ET NOS MOYENS D'ENSEIGNEMENT

(Suite.)

IV. Vous avez sans doute, avec votre serviteur, hâte d'arriver à la question encore si controversée à l'heure présente, de savoir : ce que doit être, pour répondre aux multiples besoins des temps actuels, le principal moyen d'enseignement individuel à l'école populaire, soit :

Ce que doit être, 1° *quant au choix des matières ou au fond;* 2° *quant à la forme ou au style, un bon livre de lecture.*

A l'époque (et elle ne remonte pas à une très haute antiquité puisque, à cette époque reculée, *ego in arcadia eram),* où l'on faisait de la lecture pour la lecture, c'est-à-dire, pour son mécanisme, on ne se préoccupait guère du choix des matières à lire. Toute l'attention du maître et, par le fait, des élèves se portait bien plutôt sur la manière de lire et l'expression même de la lecture (et quelle expression, ouf!) que sur l'acquisition d'idées et de connaissances précises par le moyen de la lecture.

Ainsi, on lisait la Bible, ou les devoirs du chrétien (comme si l'homme qui doit vivre avant tout de la parole de Dieu, ne devait pas vivre aussi de pain) ou d'autres recueils de morceaux choisis d'une littérature souvent suspecte et, en tout cas, à cent coudées au-dessus de la portée intellectuelle des élèves.

La pédagogie actuelle combat avec raison cette manière d'agir, elle estime à juste titre, avec l'abbé Horner, que